

Oh ! non, pas encore. Un peuple de trois millions ne se résigne pas si facilement à la mort.

Nous allons être décimés, c'est vrai ; mais ce ne sera certes pas la première fois.

Depuis l'hiver de 1535-36, durant lequel Jacques Cartier perdit la moitié de sa colonie, nos rangs n'ont-ils pas été à maintes reprises affreusement éclaircis par de sanglantes guerres, le choléra, la petite vérole et les tremblements de terre ?

Grâce à notre prodigieuse fécondité, les vides ont été vite comblés. Bien plus, le chiffre de notre population a monté si rapidement que Maurice Barrès a pu un jour qualifier ce phénomène, inouï, peut-être, chez nos peuples modernes civilisés, de "miracle canadien."

Quelles que soient donc les pertes que nous ayons à subir d'ici à la conclusion de la paix, il nous sera toujours possible de reformer nos cadres et de parachever notre "revanche des berceaux."

Aussi bien, notre devoir à l'heure présente est-il de nous tenir debout dans la tempête, le front haut, le coeur ferme, la prière aux lèvres.

Les événements ont suscité, entre nos divers groupements, l'esprit de corps que nous souhaitons ardemment depuis un demi-siècle. La voix du sang a été plus forte, pour cette fusion des esprits et des coeurs, que celles de la religion et de la patrie. Restons désormais unis, et dans les luttes que nous aurons encore à soutenir pour la sauvegarde de notre foi et de notre langue, nous compterons au moins pour ce que nous sommes.

N'ayons qu'un parti : "celui de Dieu" ; qu'un chef : Jésus-Christ ; qu'un drapeau : notre Carillon aux armes du Sacré-Coeur.

Réalisons le rêve de notre barde national :

Ah ! puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens unis comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte,
En régnant sur leur coeur, garder de toute atteinte
Et leur langue et leur foi !